

que. Hélas! ce ne fut qu'un éclair. L'école italienne eut une courte existence; les maîtres firent peu d'élèves, et avec les élèves commença la décadence. Les écoles espagnole et hollandaise ne durèrent pas plus longtemps et s'éteignirent avant la fin du dix-septième siècle. Quant à l'école anglaise, on ne peut parler de ce qui n'a jamais existé.

A la France seule revient l'honneur d'avoir créé et maintenu une école, d'avoir trouvé en elle assez d'éléments artistiques pour continuer, sans interruption, la tradition des maîtres italiens depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Nous sommes de cette race-là, et, Dieu merci, nous n'avons pas dégénéré. Les artistes français, les premiers, les plus grands, sont enfants du peuple; ce sont, si je puis m'exprimer ainsi, des produits du génie national et non les fruits d'une éducation quelconque. Le Poussin entraîné par sa vocation, se rend à pied à Rome, et est en route arrêté comme mendiant. Le Lorrain fut encore plus misérable: il ne savait ni lire ni écrire. Lesueur était fils d'ouvrier et Prud'hon, dixième fils d'un maçon de la Bourgogne, fut élevé par charité, et travailla comme manœuvre jusqu'à quarante-neuf ans. Quant à la pléiade des hommes de génie et de talent de la génération de 1830 et de la génération actuelle, elle est trop près de nous pour en parler.

Les plus grands artistes français se sont élevés d'eux-mêmes et par eux-mêmes. Ils ont le feu sacré, ce feu qui consume mais qui illumine ceux qui le possèdent. Ils sont nés artistes. Nous aussi nous avons nos artistes-nés. Je ne les nommerai pas; on les connaît. J'ai vu de leurs ouvrages, il n'y manque que quelques études spéciales pour en faire des chefs-d'œuvre. J'ai vu entre autres, quelque part près du Champ-de-Mars, des animaux modelés par un jeune garçon, n'ayant reçu aucune leçon, et dont les essais étaient certainement des morceaux remarquables. Je cite celui-là parce que c'est un inconnu. Combien d'autres sont dans le même cas?

Si donc nous avons les producteurs, pourquoi ne produisons-nous pas? Pourquoi? C'est bien simple. Il faut à l'artiste, au poète, à tous ceux qui vivent du cœur et de la tête, l'émulation. Il leur faut la gloire, cette gloire qui peut être plus brillante et plus bruyante à l'étranger, mais qui n'est douce et enivrante qu'au pays natal. Il faut à l'artiste un public qui le comprend, qui l'admire ou qui le critique. La critique la plus amère, la plus sanglante est préférable à l'indifférence; la première de ces expressions de l'opinion fouette et anime l'homme de génie, la seconde l'énerve, l'endort et le tue.

Ce qu'il faut, mon cher Bozart, avant tout, c'est réveiller parmi nous l'amour du beau, l'amour des grandes choses. Ce qu'il faut, c'est rejeter ce manteau saxon dont nous nous sommes affublés, et qui nous écrase et redevient Français; artistiquement, j'entends. Quand la presse, la grande, qui peut beaucoup, aura repoussé comme indigne d'elle ces discussions écœurantes des questions personnelles, ces intérêts mesquins qui l'occupent trop; quand elle fera pour le peuple ce que les bardes, les chanteurs et les conteurs du moyen âge, dont elle a pris la place ont fait, alors se réveillera parmi nous cette flamme que la race française conserve en elle, flamme qui a résisté à toutes les tempêtes et à tous les orages.

Le clergé a fait beaucoup pour nos artistes: c'est à lui que nous devons presque tous ceux qui ont un nom aujourd'hui; mais on ne peut réellement, en bonne justice, lui demander de supporter tous les frais d'une Renaissance canadienne! Il aurait certainement, dans ce cas, le droit et le devoir de nous dire: Aide-toi, le ciel t'aidera!

Si nous voulons exister comme artistes, il faut travailler. Être fier de sa race, c'est bien, mais rendre sa race fière de soi, c'est beau. Notre race, comment l'affirmons-nous? par des luttes mesquines, inutiles et infécondes, entretenues et envenimées par des gens qui y trouvent leur profit. Nos champions usent leurs forces et leurs facultés dans des combats sans gloire, pour nommer un député ou un échevin, alors qu'un bon emploi de ces forces nous permettrait de dire en plein soleil, à la face du monde, grâce à quelques toiles, à quelques sculptures, à quelques poèmes: Sur cette terre anglaise les grands hommes sont de race française!

J'avais beaucoup de choses à vous dire, monsieur Bozart, mais lorsque je touche cette question artistique, je n'ai pas tout mon sang-froid, énervée de voir se perdre par indifférence ce que nous avons de plus beau et de plus grand parmi nous. Un jour peut-être reprendrai-je le sujet et le traiterai-je plus à fond. Dès aujourd'hui comptez sur moi. Je ne veux pourtant pas finir sans vous raconter où et comment j'ai surtout apprécié la puissance de l'art.

C'était en 1871, en pleine lune de miel. La douane avait besoin d'envoyer en Europe un homme capable, pour remplir une mission délicate. Armand fut nommé, et pourtant.....

Quand je dis qu'il obtint ce poste, ce n'est pas tout à fait vrai. C'est à moi qu'il dut cette faveur. Son protecteur crut me faire plaisir; il appuya beaucoup sur la peine qu'il aurait à obtenir cette nomination, mais ajoutant que pour m'obliger il emploierait tout son crédit. Vous comprenez, tant mieux pour vous; moi je n'y ai rien compris: j'étais et je suis restée très naïve. Enfin, nous fûmes nommés de préférence à tout autre, je n'ai jamais su pourquoi, ni le protecteur non plus, du reste. Pendant ce voyage, j'allai visiter l'Exposition de Londres. C'était immédiatement après la guerre franco-prussienne; la France alors en guerre civile avait envoyé à cette exposition les chefs-d'œuvre de ses artistes et de ses industriels. J'ai vu devant ces merveilles bien des yeux se mouiller et bien des têtes se découvrir. C'était la France agonisante qui, une dernière fois, peut-être, affirmait son génie! Dieu soit loué, il n'en a rien été!

L'impression fut immense et les vaincus de la veille étaient les triomphateurs du jour; ce triomphe-là nous attend, et nous l'aurons si nous le voulons.

MAUD.

L'ANGE QUI N'EST PLUS!

"Et rose, il a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin."

Il s'est laissé poser dans son berceau, ses petits bras se sont raidis, ses grands yeux noirs se sont fermés et l'enfant que nous aimions n'était plus!

Ah! pourquoi Dieu reprend-il les petits anges qu'il donne aux mamans?

Jusqu'à présent, j'avais toujours cru que la mort d'un petit enfant était peu de chose, mais témoin de la douleur d'une jeune mère à qui Dieu, sans pitié, arrachait presque subitement l'enfant bien-aimé, devant un tel désespoir maternel, ah! j'ai compris combien un chérubin pouvait emporter de bonheur dans son cercueil si petit, et posant mes lèvres sur le front glacé de ce petit René, que j'avais si souvent baisé joyeusement, regardant bien ces traits qu'on

nous laissait voir pour une dernière fois, moi aussi j'ai pleuré!

La mort d'un ange n'a rien de lugubre pourtant. Le dernier sourire, resté épanoui sur ses lèvres, semble concourir avec le parfum et les fleurs pour nous donner un avant-goût d'un monde meilleur. Le spectacle d'une telle mort ne serait rien même, si la séparation n'était tout!

Ah! voilà bien pourquoi il semblait à cette pauvre mère désolée, tant qu'on lui permit de voir le cadavre de son petit enfant, qu'en le prenant dans ses bras, en le pressant sur son cœur, en le réchauffant de ses larmes, il ressusciterait sous ses baisers, et ce ne fut qu'en se sentant entraînée loin de ce petit cercueil, qu'on allait fermer à jamais, qu'elle comprit plus encore le vide affreux que laisserait l'ange qu'on lui enlevait. Une part d'elle-même semblait suivre ce cortège funèbre.

Mais Dieu avait besoin du frais sourire de ton enfant, bonne sœur! Il lui manquait un ange, il a choisi le tien. Courbe le front devant la sagesse de cette Volonté Divine, dont tu voudrais en vain pénétrer les mystérieuses lois!

Sais-tu seulement ce qu'attendait ton René dans ce vilain monde? Ah! remercie plutôt Jésus qu'il l'ait pris comme on prend une fleur pour en parer une couronne. Réjouis-toi de ce que tu as donné un ange au ciel, un soutien au trône du Seigneur! Que cette pensée te rende forte et plus courageuse dans ta vie assez facile, mais que le sourire de ton trésor n'éclairera plus.

Son gentil babil, son charmant *guc guc*, que tu aimais tant, n'égaiera plus ton intérieur heureux; cependant ne pleure plus, jeune mère. Dans tes moments d'ennui, de douleurs, lève les yeux plus haut que cette terre de ton regard; perce ce l'envers des cieux, et vois ton gracieux poupon au milieu des joyeuses phalanges des anges! De là, il te sourit encore, il tend encore vers toi ses petits bras, mais ils sont pleins des roses qu'il cueille dans l'abondant jardin du paradis pour sa maman de la terre.

"Ah! ne le cherchons plus dans la froide poussière
Cet ange au front si pur, objet si gracieux,
Il ne connaîtra pas de l'exil la misère,
Il est heureux pour toujours dans les cieux."

HERMANCE.

LA MENDIANTE.

(Suite et fin.)

J'entrai dans le salon de jeu et ayant pris l'air de la partie, et consulté mon calepin, je me mis à jouer. Je m'étais promis de garder pour moi toutes les chances que peuvent donner le calcul et la prudence. Je ne faillis pas à ma promesse, et depuis le début jusqu'à la fin de la bataille, je ne me laissai pas déborder un instant par la passion. Le succès de mes premiers coups me donnait déjà les plus grandes espérances. Mais bientôt la veine changea, je perdis, je perdis encore, je perdis avec un malheur sans pareil: en une heure mes neuf cents dollars furent dévorés.

Je me levai calme et d'un air indifférent; mais je chancelais en marchant vers la porte et mes doigts crispés sur ma poitrine égratignèrent ma peau jusqu'au sang. Je descendis l'escalier en trébuchant à chaque marche; mais je n'étais déjà plus en danger de mourir d'une apoplexie foudroyante: l'air froid de la rue, en me frappant au visage, avait rendu la circulation à mon sang. Les cris de désespoir, les malédictions